

" LA SUISSE "

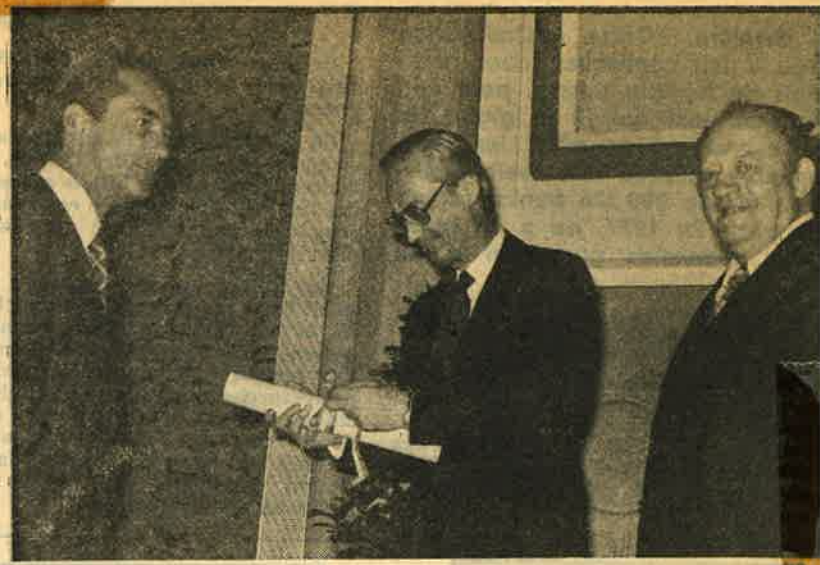
du 5 avril 1978

Nouveau : « Fondation pour Genève »



UN PONT dans la ville

De beaux livres rares (« Histoire de Genève » de Jacob Spon, l'édition Lefèvre datée de 1821 des œuvres complètes de Jean-Jacques Rousseau) et un diplôme pour M. Winspeare-Guicciardi qui recevait hier, à l'aula de l'université, le prix de la toute jeune Fondation pour Genève. Directeur général dix années durant de l'Office européen des Nations Unies, M. Winspeare-Guicciardi vient de prendre sa retraite qu'il a décidé de passer à Genève même



M. Winspeare-Guicciardi, entouré de MM. A. Naville (à gauche) et W. Donzé (à droite). (photo Desarzens)

Au cours de la cérémonie agrémentée par le quatuor du Collegium Academicum de Genève, trois discours ont été prononcés successivement par MM. Marcel A. Naville, président de la Fondation, Willy Donzé, président du Conseil d'Etat, et Vittorio Winspeare-Guicciardi, lauréat 1978.

Nous avons demandé à M. Robert Vieux, chef du protocole et de l'information, membre du Conseil de la Fondation pour Genève, d'expliquer les circonstances de cette création. Et à M. A. Naville, d'en dégager la philosophie.

NAISSANCE PRATIQUE

M. Robert Vieux : La Fondation attribue pour la première fois son prix

cette année ; elle a été créée en 1976 pour contribuer au renom de Genève, en Suisse et à l'étranger. Les circonstances ont été très pragmatiques : dans les années 60, il y a eu ici un afflux d'internationaux et beaucoup d'entre eux étaient très désireux d'établir un pont avec nous, Genevois, sans savoir comment s'y prendre. D'où l'idée de cette Fondation. Chaque année, un prix sera décerné à des personnes, étrangères ou suisses, ou à des institutions qui auront contribué au rayonnement international de Genève. Pour 1978, nous avions un « sujet en or », si l'on peut dire, avec M. Winspeare-Guicciardi, qui, notamment, a bien défendu la position genevoise face à New York.

— Cette fondation pour Genève veut-elle conjurer une crainte ?

M. A. Naville — Je ne pense pas du tout que la vocation internationale de Genève, pratiquement inscrite dans sa configuration géographique et dans son histoire, soit menacée. Il n'y a pas de danger particulier. Mais nous devons encourager et soutenir cette vocation permanente.

— Pensez-vous que le rayonnement international de Genève soit en partie méconnu ?

M. A. Naville — Je vous réponds que cela dépend de l'endroit où l'on se trouve. Il est certain que la population locale ne se rend pas toujours compte que notre ville, c'est aussi autre chose que la simple matérialité de Genève ;

nous sommes dépositaires de quelque chose de plus grand que nous et c'est curieux à observer comme phénomène, mais à l'étranger, on semble mieux connaître Genève comme une ville de rencontres, d'échanges, de laboratoire de la paix, bref comme un espoir pour toute l'humanité.

PHENOMENE UNIQUE AU MONDE

— Les organisations internationales ont mauvaise presse auprès de certains ; selon vous, à quoi cela est-il dû ?

M. A. Naville — Je crois que l'on ne se rend pas compte que ceux que l'on appelle les « internationaux », ce n'est pas uniquement l'ambassadeur, mais qu'il y a aussi les chauffeurs, les secrétaires et bien d'autres qui éprouvent quelquefois des difficultés à s'intégrer pleinement à la population locale, bien qu'eux-mêmes en fassent partie. On parle volontiers d'« angli-

darité, d'amitié entre les peuples ; nous devons commencer par notre entourage immédiat. D'un autre côté, il faut savoir que cette concentration de façon permanente de familles entières d'étrangers dans une ville numériquement de moyenne importance, est un phénomène unique au monde, si l'on met à part peut-être Saint-Tropez en été. Outre cette réserve des Genevois (qui est comme un atavisme historique) et les considérations arithmétiques, sur la proportion des Genevois et des étrangers qui sont à peu près moitié-moitié, il y a un argument technique : la langue. Nous n'avons plus de Français et de Savoyards uniquement comme au temps de la Réforme, mais le monde entier qui parle surtout anglais. Eux doivent aussi faire l'effort d'apprendre notre langue. Il faut qu'ils fassent le geste et il faut que nous, nous, alimentions le mouve-

ment, nous, alimentions le mouvement.

Michel BONEL